

# Jimmy P.

## (Psychothérapie d'un indien des plaines)

### SYNOPSIS

Alors que la Seconde Guerre mondiale vient de s'achever, Jimmy Picard, Indien Blackfoot qui a combattu en France, vient d'entrer à l'hôpital militaire de Topeka, dans le Kansas. Dans cet établissement spécialisé dans les maladies du cerveau, les médecins étudient le cas de Jimmy, qui souffre de vertiges, de cécité temporaire et de pertes d'audition. Faute de pistes concluantes, un diagnostic de schizophrénie est en rendu. Pourtant, la direction de l'hôpital décide de demander l'avis de Georges Devereux, ethnologue et psychanalyste français, mais aussi spécialiste des cultures indiennes. Entre les deux hommes, très différents, se tisse rapidement une relation d'écoute et de confiance...

### LA CRITIQUE LORS DE LA SORTIE EN SALLE DU 11/09/2013

#### Pour

« *Tu n'avais qu'une moitié de vie...* » Cette réplique, dite par la soeur de Jimmy P., chaque personnage d'Arnaud Desplechin pourrait la faire sienne : le jeune homme de *La Sentinelle*, s'obstinant à retrouver l'identité d'une tête miniature. Ou la jeune fille d'*Esther Kahn*, avant qu'elle ne découvre le théâtre... D'où des films-parcours, presque des quêtes, filmés par le cinéaste comme de folles aventures. Avec des solitaires partis à la conquête de la partie manquante de leur vie, ces 50 % destinés à les unir pleinement au monde... Il y a encore un périple dans *Jimmy P.* : celui qu'entreprend un ethnologue et psychanalyste qui se glisse dans l'esprit tourmenté d'un patient. A la fin de la Seconde Guerre mondiale, Georges Devereux est, en effet, appelé par l'hôpital militaire de Topeka, au Kansas, pour soigner un Indien Blackfoot, Jimmy Picard, apparemment guéri d'une blessure au crâne, mais dont les troubles — vertiges, maux de tête, hallucinations — ne font qu'empirer...

Ces deux hommes ont vraiment existé. Desplechin les a transformés pour en faire un duo comme le cinéma les aime. Presque un film de copains : deux rejetés sociaux — un Indien et un Juif — que tout différencie, de leur taille à leur savoir (on dirait presque Laurel et Hardy...). Les deux comédiens jouent d'ailleurs de cette opposition. Benicio del Toro, immense, est le héros tragique dans toute son ampleur : un poids terrible, trop lourd pour lui, semble peser sur ses épaules et, dans sa bouche, tous les mots sont des souffrances. Une angoisse brute se dégage de cette masse en miettes... Face à lui, Mathieu Amalric sourit, se mouche, parle vite et fort. « *Ne soyez pas exubérant !* » lui conseille un de ses confrères. Devereux ne peut pas le suivre : c'est un ludion qui, au lieu de les taire, exhibe ses faiblesses.

Avec ce duo presque excentrique, Desplechin s'amuse — enfin, c'est une façon de parler : on imagine son angoisse à l'idée de ne pas y parvenir — à filmer ce qui est le plus difficile au cinéma : l'invisible. Juste le cheminement d'un esprit. Rien que le parcours de l'ombre vers la lumière. Tout repose sur sa mise en scène, splendide, intense dans

l'épure. Il lui suffit de quelques changements d'angle dans les conversations du médecin avec son patient pour laisser deviner les fils embrouillés de leurs personnalités. Le reste du temps, Desplechin filme un cheminement. Le lien qui se tisse, peu à peu, entre ces deux êtres s'aidant l'un l'autre — inconsciemment ! Au milieu du film, au directeur de l'hôpital qui prend des nouvelles de sa santé, Jimmy réplique, comme une évidence : « *Oh ! il* (à savoir celui qui le soigne) *va mieux* » !... Ce n'est pas un mot d'esprit, ni même une plaisanterie. Toute la morale de Desplechin repose sur la fraternité : en gros, on va (un peu) mieux si l'on progresse ensemble. Une idée presque rare, de nos jours, qui en fait l'héritier de tout le cinéma américain qu'il aime : John Ford, Howard Hawks, Alfred Hitchcock...

Dans cette cure de psychanalyse en direct, il y a bien quelques figures imposées : quelques rêves, quelques notes dans des carnets. Mais, pour l'essentiel, les deux hommes s'écoutent, regardent, vont au cinéma, et c'est de leurs confidences chuchotées que naît la vérité : « *J'ai toujours été celui qui laisse mourir une femme* », murmure Jimmy Picard. Ça y est : le voilà maître des 50 % manquants de sa vie... Et puis il y a Madeleine (Gina McKee). L'amie du psy. Mariée à un autre qu'elle aime aussi, comme dans *Jules et Jim*, elle vient le voir à Topeka. C'est évidemment la sensibilité de François Truffaut que Desplechin évoque lorsqu'il filme, entre cet homme et cette femme, des moments tendres, sensuels et nostalgiques, puisque comptés. Rien ne dure, dans la vie, mais le film est une ode à cette complicité qui unit les êtres et perdure après leur séparation. C'est cette foi qui émeut, dans ce qu'il y a de plus mystérieux et de plus troublant chez l'homme : le pouvoir de s'aider longtemps. — Pierre Murat

## **Contre**

Pris dans les filets de la névrose, les personnages de Desplechin ont toujours gagné une liberté par le langage : les mots fusent et entraînent la mise en scène. La parole a, chez lui, un pouvoir de délivrance. Dans *Jimmy P.*, elle n'arrive pas à vivre. L'Indien, joué par un Benicio Del Toro trop bridé, articule ses mots d'une façon monocorde, les vide de tout ressenti. C'est peut-être logique — il parle « à tâtons », sans savoir où ça le mène —, mais un peu d'expressivité n'aurait pas nui ! Le psy a beau être plus à l'aise avec les mots, ses interventions sont prises dans un système rigide (questions, commentaires, exposés). L'usage de l'anglais est un carcan pour ces deux personnages, qui ne parlent pas dans leur langue maternelle. Desplechin, lui, ne filme pas dans la sienne et semble coupé de son énergie naturelle : il reste rivé au protocole de la cure analytique, faisant pratiquement abstraction de tout le reste. Au point de se contenter de quelques moments lumineux et malheureusement inconsistants pour décrire la relation entre Devereux et son amie Madeleine.

Jamais on n'arrive à entrer dans l'intimité des personnages. Le décor redouble ce sentiment : l'hôpital militaire est un lieu où ni Jimmy P. ni Devereux n'ont d'attache. On aurait eu besoin d'un lien plus fort, plus personnel avec eux. Quand, finalement, Desplechin nous livre les clés du patient, on ne peut rien en faire. Il a tellement voulu nous parler de l'âme de son Jimmy P. qu'il en a négligé de nous le rendre proche.— Frédéric Strauss

**Pierre Murat;Frédéric Strauss**